

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 19 JUIN, 1879.

No. 43.

L'HONNÊTE HOMME.

“ Je mets ma confiance en vous, monsieur, répliqua-t-elle, car une voix secrète me dit que vous ne la tromperez point. ”

L'étranger sourit froidement, écrivit sur une page qu'il arracha de son portefeuille une note des objets pharmaceutiques qui lui étaient nécessaires, et demanda qu'on les lui apportât sur-le-champ ; puis, une fois ces objets venus, il se mit à procéder au pansement du petit blessé avec l'aisance et l'habileté dont aurait pu faire preuve le chirurgien le plus expérimenté.

“ Maintenant, madame, dit-il, laissez-moi seul avec mon malade, que je compte quitter le moins possible et qui ne doit recevoir de soins que de moi. Si vous le permettez, je vais écrire chez moi pour que mon domestique m'apporte un lit de camp sur lequel j'ai l'habitude de me reposer, et que l'on me dressera pour la nuit près de la couchette de votre fils. Quand l'enfant pourra être transporté, je le ferai conduire chez moi, afin de pouvoir continuer à veiller sur lui sans vous causer plus longtemps la gêne de loger un étranger dans votre maison. Une fois qu'il sera chez moi, vous ne l'en verrez pas moins souvent, rassurez-vous. ”

Il y avait dans la manière dont s'exprimait cet homme tant de confiance et tant d'autorité que ma mère obéit et consentit à tout. Comme elle allait quitter la chambre, le chirurgien que l'on avait fait appeler arriva. C'était un homme instruit, et il ne put s'empêcher néanmoins de témoigner sa surprise et son admiration en voyant la manière presque merveilleuse dont l'Anglais avait disposé l'appareil sur ma blessure. Ensuite il engagea fortement ma mère à donner une confiance sans bornes à l'inconnu qui s'était chargé de la guérison de son fils, et partit en la laissant pleine de consolation et d'espérance.

L'étranger ne quitta pas le malade de toute la nuit ; ma mère, qui ne dormit guère non plus, vous le pensez bien, et qui vint plus d'une fois, dans son inquiétude, prêter l'oreille à la porte de l'appartement, entendit à

diverses reprises lord Ellis sauter à bas de son lit dès que je murmurais une plainte, et apaiser cette plainte par un prouage qu'il avait préparé de ses propres mains.

Cela dura trois jours, au bout desquels je repris connaissance et reconnus ma mère, ma pauvre mère qui pleurait de joie et de douleur.

“ Il ne reste plus aucun péril à redouter, madame, dit l'étranger. Cependant l'état d'Emile exige des soins longs et que je puis seul lui donner. Je vais donc, comme je vous l'ai déjà proposé, l'emmener chez moi, où d'ailleurs un vaste jardin et la société de mes enfants rendront sa convalescence plus douce, plus prompte et plus certaine. ”

Ma mère eut bien de la peine à obtenir d'elle-même un sacrifice aussi grand que celui de se séparer de son enfant. Mais il le fallait ; à ce prix seul lord Ellis répondait de sa guérison, et d'ailleurs il avait acquis trop de droits à sa reconnaissance pour qu'elle ne lui accordât pas ce qu'il demandait. Je quittai donc la maison maternelle et me vis transporter chez lord Ellis : il occupait dans un des quartiers les plus retirés de la ville un vaste hôtel qui s'élevait au milieu d'un de ces magnifiques et immenses jardins dont en Flandre abondent même les villes de guerre fermées par des enceintes de muraille et de fortifications.

Chaque jour ma mère venait visiter son fils, et chaque jour elle s'applaudissait des progrès que faisait la convalescence de l'enfant. Bientôt lord Ellis permit au malade quelque aliment léger ; bientôt il le fit transporter dans le jardin, parmi les douces émanations des fleurs et sous les caresses bienfaisantes d'un soleil de printemps. Peu à peu même je pus quitter le fauteuil dans lequel je passais de longues journées et me mêler aux jeux des enfants du lord. Ceux-ci, pour prendre part et s'associer à l'intérêt que témoignait leur père au petit blessé, renoncèrent à leurs courses dans le jardin, à leurs exercices gymnastiques, à leur chasse aux papillons et aux insectes pour pouvoir emmener leur compagnon dans les promenades à pas lents qu'ils faisaient le long d'un ruisseau limpide où s'ébattaient des poissons d'or et de pourpre. Eprouvais-je la moindre fatigue et m'arrêtais-je ? on allait

chercher mon fauteuil. Désirais-je une fleur ? on s'empressait de me la cueillir aussitôt. Eprouvais-je une douleur ? on courait à l'instant, dans une vive inquiétude, prévenir lord Ellis et réclamer ses soins.

Les enfants qui montraient tant de sollicitude pour moi étaient une jeune fille de treize ans que l'on appelait Sara, sa sœur Nelly âgée de dix ans, et John leur frère, charmant petit garçon un peu moins vieux que Nelly. Les trois charmantes créatures réalisaient les merveilles de grâce et de fraîcheur que reproduisent et font si bien comprendre les tableaux de Lawrence et les gravures anglaises faites d'après les œuvres de cet artiste célèbre. Les cheveux cendrés de Sara retombaient en longs anneaux sur ses épaules délicates, et rien n'égalait la souplesse de sa taille, svelte comme le corselet d'une abeille. Toujours vêtue de blanc, les bras nus, les épaules et la poitrine nues, comme sa sœur, Nelly présentait des formes plus arrondies et moins précises que Sara, dans la personne de laquelle apparaissait déjà cette élégante maigreur qui caractérise si bien, chez les jeunes Anglaises, la transition de l'enfance à l'adolescence. Quant à John, beau, pétulant, hardi, volontaire, il passait toutes ses journées à grimper sur les arbres les plus hauts du parc, soit pour dénicher des oiseaux, soit pour le seul plaisir d'y monter ; on était sûr, s'il se présentait quelque expédition aventureuse à faire, soit pour repêcher un jouet tombé dans la petite rivière, soit pour chasser un vilain rat aquatique dont s'effrayait sa sœur, qu'il saisissait son petit fusil avec empressement ou qu'il se jetait à l'eau sans hésiter.

L'éducation de ces trois enfants était faite par une gouvernante anglaise, sous la direction de lord Ellis, resté veuf de bonne heure et qui n'avait jamais voulu accepter aucune des brillantes offres de mariage dont les propositions lui arrivaient de toutes parts. Il avait épousé lady Ellis par amour et quoi qu'elle fût l'orpheline d'un pauvre ministre protestant, mort sans laisser à sa fille d'autre héritage que sa Bible et un nom vénéré comme le nom d'un saint. Dieu bénit longtemps cette union ; durant six années rien ne troubla le bonheur du riche